

DE L'ONOMASTIQUE À L'HISTOIRE BAMOUN DANS MANGWELOUNE LA DANSEUSE DU ROI NJOYA D'HENRI NICOD ET MONT PLAISANT DE PATRICE NGANANG

Issoufa POUMEYOU

Université de Buea, CAMEROUN

i.poumeyou@yahoo.com

Résumé : Cet article retrace l'histoire politique et socioculturelle du royaume bamoun sous le règne de Njoya. Il prend pour préalables le riche répertoire des traces relatives à la vie de ce peuple à cette époque, dont l'analyse a été faite à l'aune de la critique archéologique des textes littéraires. Ainsi, après avoir dressé la carte du royaume bamoun à travers les toponymes réels, l'étude a déterminé l'organisation de cette société traditionnelle, les rapports que les différentes couches de la pyramide sociale entretiennent entre elles, et les mentalités qui sous-tendent leur politique extérieure. Ce qui donne une dimension archivistique à ces textes dont la fidélité à une société, à une époque précise et à un règne et les modes de vie qui lui sont propres est avérée.

Mots clés : œuvre littéraire, onomastique, histoire, royaume bamoun, Autre.

Abstract: This article traces the political and socio-cultural history of the Bamoun Kingdom during the reign of Njoya. It takes into consideration traces of the life of this people at that time, the analysis of which was made in the light of the archaeological criticism of literary texts. Thus, after having drawn up the map of the Bamoun Kingdom through real toponyms, the study determined the organization of this traditional society, the relationships that the different layers of the social pyramid maintain between them, and the mentalities that underlie their foreign policy. This gives an archival dimension to these texts whose fidelity to a society, to a specific period and to a reign and the ways of life specific to it is proven

Key words: literary work, onomastic, history, Bamoun's kingdom, Other.

Les travaux de plusieurs chercheurs sur l'histoire du royaume bamoun révèlent la dynamique évolutive de la descendance de Nchare Yen et ses importantes œuvres. Sous le règne du roi Njoya, le royaume connaît un changement remarquable, marqué par la réforme de la tradition, facilitée par le contact de son peuple avec les étrangers. Adamou Ndam Njoya (1977) lui attribue d'ailleurs le titre de Réformateur. Hamidou Komidor Njimoluh, quant à lui, publie en 2014 *Le roi Njoya. Créateur de civilisation et précurseur de la renaissance africaine*⁷. Ces travaux⁸ démontrent l'éclat multiforme du royaume bamoun depuis sa fondation, ainsi que le génie du Sultan Njoya dont les œuvres constituent tout un patrimoine. Fame Ndongo le qualifie d'ailleurs de bâtisseur d'Histoire et créateur de civilisations (Komidor, 2014 : 11). Les œuvres littéraires, elles aussi, ne sont pas restées muettes devant ce passé glorieux.

Certains écrivains, qu'ils soient camerounais ou étrangers, s'y sont penchés, dans le but de mettre en lumière la politique tant interne qu'externe du royaume, qui a gravé en lettres d'or le règne de

⁷ Il s'agit là des actes d'un colloque qu'il organise en 2013 à l'université de Yaoundé I, les 27 et 28 septembre, sous le thème : « La place du roi Njoya dans l'historiographie africaine et l'impact de sa contribution sur l'évolution de la civilisation africaine ».

⁸ Voir entre autres l'article de NGETCHAM (2016) intitulé : « Pictographie et écriture de soi dans *Nadja* d'André Breton, *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et *Mangweloune, la danseuse du roi Njoya* d'Henri Nicod: un enjeu critique», in Robert Fotsing Mangoua (dir), (2016), *Littérature, médias et technologies numériques, Ifrikiya*, Collections interlignes.

Njoya dans l'histoire de ce peuple. Leurs textes, notamment *Mangweloune* et *Mont Plaisant*⁹ sur lesquels nous nous focalisons, retracent non seulement les hauts faits ayant marqué la vie de ce souverain sur le trône, mais ils ramènent également le lecteur au quotidien du petit peuple. Ainsi, notre analyse repose sur la question suivante : en quoi l'histoire bamoun s'insère-t-elle dans *Mangweloune* et *Mont Plaisant* ? Dans ces deux œuvres, les lieux, les personnages, leurs comportements et les réalités auxquelles ils font face ainsi que les façons de les affronter sont historiquement et culturellement marqués.

En prenant pour méthode d'analyse la critique archéologique des textes littéraires (Ngetcham, 2022), le présent article entend s'appuyer sur les traces onomastiques pour construire un discours scientifique qui dévoile l'historicité de ces œuvres qui informent sur le vécu de ce peuple. Il s'agit de considérer l'œuvre, « au-delà de sa dimension esthétique » (Ngetcham, 2019 : 8), « comme un champ potentiel de vestiges d'un monde réel dans l'univers de l'écriture » (*Ibid.*, 26). Ainsi, le recours à l'onomastique nous « sert de prisme de collecte [...] des noms de lieux ou de personnages [...] autant de données exploitables pour identifier le schéma conceptuel, cette *forma mentis* qui a prévalu à leur formulation » (*Ibid.*, 12). De fait, les traces de la réalité bamoun qui se déploie dans ces œuvres permettent d'articuler notre analyse d'abord autour des lieux connus de ce royaume, ensuite les figures de l'histoire de ce peuple, et enfin, ses rapports avec les groupes sociaux étrangers.

L'espace réel

Dans les œuvres en question, les toponymes renvoient aux contrées du royaume de Nchare Yen et de la société camerounaise dans son ensemble. En effet, la « cité de Fembên » (*Mangweloune*, 18) est l'ancien nom de ce qui deviendra plus tard « Foumban » (*MP*, 10) avec l'arrivée des Français. La décomposition de « Fembên » traduit, dans la façon de ce peuple de baptiser l'espace, un ancrage historique. Ainsi la racine « Fem- » ou ruine, et l'affixe « -bên » désignant le peuple Mbên, qui a longtemps vécu sur cet espace avant d'être décimé par le conquérant Nchare Yen pour fonder son royaume, soulignent cette histoire. Fembên, ou les ruines des Mbên, capitale du royaume, est un écho mémoriel sur la stratification de cet espace, à partir de laquelle il est établi que les Bamoun n'en sont pas les premiers occupants, mais s'y sont installés par la force conquérante.

Cette appellation sera francisée en « Foumban », un nom qui rappelle un moment déterminant de l'histoire du royaume : le contact avec la France, et sa capacité à s'imposer, du moins à influencer la vision traditionnelle du monde. Derrière ces deux noms s'écrit et se raconte l'histoire des rencontres entre les Bamoun, les Mbên et les Français, ainsi que le rapport de domination qui les accompagne. L'œuvre littéraire correspond ici à ce qu'Ivan Jablonka appelle « une littérature de l'exactitude et de la sobriété, des textes-preuves qui s'obstinent à dire les choses telles qu'elles ont été [...] “sans la moindre invention littéraire” » (Jablonka, 2014 : 225).

D'autres lieux renvoyant aux villages et quartiers de ce territoire sont perceptibles dans ces textes, preuves « d'un consensus homotopique », ou d'une corrélation « entre le référent et sa représentation fictionnelle » (Wesphal, 2007 : 169). Il s'agit, entre autres, du « quartier Ma Mbên » ou « Mambên » (*Mangweloune*, 24 et 84), autrefois capitale du peuple Mbên. La campagne de « Matoufa » (*Ibid.*, 63), « le village éloigné de Foubot » (66), « Koundoum » (110), « Njinka » (111), « colline de Njissé » (129), « Mantoum » (*MP*, 476), « Manga [...], le nom de la ville où Njoya s'était opposé à son premier rival [Gbetnkom], dans une bataille des plus sanglantes dont il était sorti victorieux » (*Ibid.*, 275). On y trouve aussi le relief « Kougam, la grande montagne bleue qui se dresse à la limite du pays Banso » (*Mangweloune*, 44-45), dans l'actuel arrondissement de Bangourain ; et le « Nshi, [...] la rivière que tout le monde connaissait et qui donnait vie au Bamoum » (*MP*,

⁹ Les titres des textes du corpus seront abrégés, et leurs références se présenteront comme suit : (*Mangweloune*, page) et (*MP*, page).

390). Ces indices topographiques permettent d'établir une identité géographique réelle du royaume bamoun, dont les dénominations n'ont en réalité pas connu de modifications jusqu'à aujourd'hui.

À leur côté s'ajoutent des territoires limitrophes dont le rôle n'est pas des moindres dans l'histoire de ce royaume. Il s'agit de « Tibati » (*Mangweloune*, 87 et 117), situé dans le « Nord » (*Ibid.*, 64) du Cameroun ; du « poste de Dschang, dans le pays bamiléké » (*MP*, 295), de « Yaoundé » ou « les sept collines de Yaoundé » avec ses quartiers, entre autres, le « quartier Mvolyé », « la Briqueterie, le quartier musulman » et « Nsimeyong »¹⁰. Ces différentes villes, encore existantes, ont un rôle important dans le passé des Bamoun, notamment du roi Njoya. Car, autrefois centre régional de l'Ouest abritant le détachement de l'administration coloniale allemande et plus tard française, Dschang est le lieu de rencontre, en 1920, entre le roi Njoya et Charles Atangana, chef supérieur des Ewondo. Le sultan y a noué une forte amitié (*MP*, 10) avec le chef local. En 1931, à Yaoundé, le chef des Ewondo accueille son hôte, le Sultan Njoya, forcé à l'exil par les Français, et l'installe à Nsimeyong, à « Mont Plaisant, la résidence royale » (*Ibid.*, 17).

La présence de ces traces dans les textes rend compte d'une conservation de la mémoire collective du peuple bamoun et du Cameroun en général. S'ajoute à cela « Buea », où, en 1908, le Sultan « était allé expliquer la symbolique du Mandu Yenu aux Allemands, très impressionnés par ce trône originel » (*Ibid.*, 253). Le récit de cette visite de courtoisie du monarque à la capitale camerounaise d'alors est rapporté par Claude Tardits :

[En 1908], le roi bamoun rendit visite au gouverneur allemand à Buea, la capitale du Cameroun, et lui rendit le trône du roi Nsangou qu'il offrait à l'empereur de l'Allemagne. Njoya savait que ce siège avait retenu l'attention de plusieurs visiteurs qui avaient souhaité l'acquérir » (Tardits, 2004 : 48).

À l'évidence, ces villes extérieures au royaume bamoun offrent un aperçu réel de l'itinéraire parcouru par le roi Njoya de son vivant, ainsi que des raisons – notamment politiques – qui l'y ont amené. Leur aménagement (Ngetcham, 2016 : 110) obéit à une volonté de restitution d'un passé qui les a marquées, surtout que les personnages qui y apparaissent, ayant réellement existé, renforcent leur authenticité.

Quelques figures historiques bamoun

Les indices anthroponymiques qui inondent les deux sites textuels rappellent aussi bien les figures historiques du royaume bamoun que celles des étrangers¹¹ ayant entretenu des relations avec ce dernier. Ainsi, nous pouvons recenser une série de noms issus de la lignée royale, tels que : « Nchare Yen [...], l'ancêtre fondateur » (*MP*, 116, *Mangweloune*, 17), « Kouotou » (*Mangweloune*, 17), « Mbouombouo », « Nsangou » (*Ibid.*, 23), « Njoya » (*Ibid.*, 53, *MP*, 117), tous des rois, auxquels s'ajoutent « Ngungure » (*MP*, 111) ou « Ngoungoure » (*Mangweloune*, 53), une femme ayant régné sur le Trône bamoun pendant trente minutes, ainsi que « Nji Moluh, le fils héritier de Njoya » (*MP*, 92). Cette généalogie de la famille royale est enrichie par la mention de figures princières comme Nji « Ngutane » (*Ibid.*, 117), la fille de Njoya, homonyme de « Nji Ngoutane », sœur de Nsangou, ou « Nji Mowo », ainsi que « les grands njis : Mouliom, Kam et Ndam, frères du roi » (*Mangweloune*, 23). D'autres nobles, appartenant à la famille royale, viennent s'y ajouter, notamment « Nji Mama, qui avait été l'architecte du "Palais de Tous les Rêves" à Foumban, ainsi que son maître d'œuvre » (*MP*, 70), aussi « Nji Kpumie Penu » dont la profession « en shümm c'est Monlipèr » ou « professeur », et « le menuisier Nji Shua » (*Ibid.*, 204). Tous collaborent avec Njoya et le soutiennent dans la gestion du royaume, car la famille royale est également conseillère du souverain,

¹⁰ Les pages respectives sont : 17, 20, 93, 64 et 25.

¹¹ Nous aborderons ceux-ci en dernier ressort de notre analyse.

tout comme le font aussi « Pemboura, une tante du roi » Nsangou (*Mangweloune*, 18), ou « Njapdunke », la mère de Njoya (*MP*, 86) et reine-mère des Bamoun.

L'organisation du royaume repose sur ces personnages historiques, tous appartenant au cercle familial du monarque. Ce lien de sang entre l'élite et le roi révèle une confiance fondée sur le souci de conservation du pouvoir dans la même famille. De même, la hiérarchie sociale se fonde sur un rapport vertical. Au sommet de la pyramide sociale trône un monarque au pouvoir absolu ; à la base se trouve le petit peuple, avec les nobles reconnaissables par le titre de « Nji » entre les deux.

Cet identifiant révèle l'appartenance « à la classe respectée des grands serviteurs du roi » (*Mangweloune*, 18), distincte de la caste d'esclaves, appelés à le servir en toute loyauté. À cet effet, intendant de Pemboura, la tante du roi, Nji Mofen « avait sous ses ordres de nombreux ouvriers, esclaves corvéables à merci » (*Id.*). Ce statut de chef de lignage (Tardits, 2004 : 27), conféré par le titre de « Nji », légitime son pouvoir et impose à ses sujets, selon la tradition, le devoir de soumission et d'obéissance à son égard. Le passage suivant résume ce triptyque hiérarchique :

*Depuis le roi Mboumbouo, le pays était administré par les njis qui dépendaient du roi et lui devaient obéissance. Comme il faut trois pierres dans le foyer pour que la marmite soit bien assise et ne se renverse pas, l'organisation politique et sociale avait aussi trois supports : le Mfon, les njis et les nganjus, les njis l'étaient par droit héréditaire ou par choix, les nganjus, petits chefs de village ou de famille, leur devaient obéissance » (*Mangweloune*, 71).*

Il s'agit là d'une organisation de l'appareil administratif palatin ou nobiliaire, intégrée dans la vaste structure royale, qui n'exclut pas les sujets situés à la base de la pyramide sociale, mentionnés plus haut.

« Gbetnkom » (*Mangweloune*, 58) et « Mose Yeyap » (*MP*, 320, *Mangweloune*, 139) sont aussi des personnages importants de l'histoire du peuple bamoun. Ils constituent la force d'opposition contre le pouvoir royal de Njoya. Premier ministre et conseiller du palais sous Nsangou et pendant la régence qui suivit, Gbetnkom « initiait Njoya à sa tâche future, tout en lui dévoilant les secrets de la maison royale », alors que « sa mère Njapndouké exerçait la régence » (*Mangweloune*, 58). Cependant, l'initiateur du jeune roi finit par se révéler convoiteur du trône et ennemi de Njoya, au moment où celui-ci est sensé exercer effectivement son règne.

*Njoya avait eu un enfant, et l'usage voulait que le roi jouit (sic) de son entière autorité quand le premier-né se mettait à marcher. Dès ce moment, le régent devait quitter le palais pour aller vivre à la campagne. Mais il était visible que Gbetnkom ne désirait pas abandonner ses fonctions, ni la place privilégiée qu'il occupait » (*Ibid.*, 60).*

La violation des injonctions traditionnelles est ici fondée sur un esprit de convoitise du pouvoir auquel il aspire au point de rompre avec le sacré principe héréditaire de succession au trône hérité des anciens.

Son engagement à mettre son plan à exécution et la soif de Njoya de combattre cette nouveauté engendrent une guerre civile, telle une mise à l'épreuve du pouvoir royal dans laquelle le jeune roi « s'était opposé à son premier rival » (*MP*, 275). L'amitié que le royaume a longtemps entretenue avec les chefs étrangers jouera en faveur du nouveau monarque : « Njoya avait gagné cette guerre-là grâce à une alliance avec les Foulbés du Nord qui lui avaient enseigné l'art de la cavalerie » (*Id.*). Ces guerriers venus d'ailleurs attaquent ceux « de Gbetnkom avec violence, les transperçant de leurs longs javelots. La bataille fut décisive ; Gbetnkom vaincu prit fuite, poursuivi par les Foulbés » (*Mangweloune*, 65). Il est rattrapé par ses adversaires et « la foule, bientôt assemblée, le couvrit d'injures : "C'est toi qui as amené la famine dans le pays ! c'est à cause de toi que nos enfants meurent !" Et les garçons lui jetèrent les pierres » (*Ibid.*, 67). Il sera jugé par les notables et « emmené près de Matoufa, enduit de résine et de poudre pour être brûlé vif » (*Ibid.*, 68).

De fait, Gbetnkom est, dans l'histoire politique de ce royaume, la figure d'opposition contre un régime traditionnel qui consacre tout le pouvoir et le prestige à une « noblesse de sang » (Tardits, 1980 : 172) régnante auprès de laquelle « la noblesse palatine » (*Id.*) asservie demeure soumise. Il en est ainsi de son lointain prédécesseur¹², le « grand serviteur Ngouttuo, esclave devenu roi, détrôné par Nsangou » (*Mangweloune*, 72). Ngouttuo, roi usurpateur, s'est opposé au principe dynastique qui élève une seule famille à la tête de tout un peuple ; d'où sa soif d'une révolution politique qui permettrait que « les serviteurs accèdent au pouvoir » (Tardits, *op. cit.*, 170).

Cette attitude subversive contre le dispositif traditionnel du royaume est partagée par Mose Yeyap, autre figure d'opposition contre le pouvoir royal. Son attachement aux valeurs occidentales fait de lui l'admirable *instruct*, qui sert d'interprète (*Mangweloune*, 148) entre le roi Njoya, qu'il déteste pourtant, et les colons auxquels il s'allie. Son mépris à l'égard de l'autorité royale s'explique aussi, en partie, par sa conquête du trône, bien qu'il soit issu du sang noble (*MP*, 357), en tant que « neveu du roi » (*Mangweloune*, 148). Ainsi, allié de l'administration coloniale française ou « Homme des Français » (*MP*, 421), et « occupant de la position du pasteur Göhring que les Français ne s'étaient pas empressés de remplacer, il utilisait sa foi pour convaincre les esclaves [...], à l'extérieur, sa position de traducteur l'aidait à faire pencher la balance du pouvoir à son avantage » (*MP*, 356-357). Complice et rapporteur des « rumeurs françaises », Mose, durant l'exil du sultan, « avait imposé sa voix comme étant celle des damnés. Il avait pu isoler Fompouyom [représentant légitime de Njoya pendant la régence] au moyen d'intrigues sordides qui avaient rendu le représentant du sultan impopulaire » (*Id.*). Il « avait pu s'imposer au centre de toutes les décisions les plus importantes du sultanat » (*Ibid.*, 356). Et pour cause, « Mose Yeyap se voyait déjà élu comme nouveau roi » (*Ibid.*, 359). Ce fils du royaume assoiffé de pouvoir est l'incarnation de l'hypocrisie qui a contribué partiellement au musèlement de la féodalité bamoun en présence occidentale. Ainsi, absorbé par ses illusions de souveraineté, il se voit déjà régnant sur les siens, qu'il associe aux « damnés », ces éternels subordonnés et sujets censés lui obéir.

L'extraversion que révèle l'anthroponyme Mose Yeyap, tiré de la *Thora* des Juifs, fait de lui un promoteur de la culture étrangère auprès de ses congénères. Si le nom « Yeyap » est localement enraciné, le prénom « Mose » a une source biblique, et dérive du prophète Moïse, pour qui il a tant d'admiration. Il « n'avait plus honte de se faire appeler par son prénom, Moïse » (*MP*, 356). Partagé entre deux systèmes de valeurs différents, le personnage est pris sous le coup de la manie, selon laquelle la réalité étrangère est tenue « comme absolument supérieure à la culture regardante, à la culture d'origine » (Pageaux, 1994 : 71). Par ce nom révélateur de l'hybridisme culturel, il devient facile de retracer la pénétration des missionnaires dans ce territoire, ainsi que l'influence de la pensée judéo-chrétienne sur une tranche de la population dont Mose constitue la figure marquante. Il préside les offices religieux chrétiens (*Mangweloune*, 139) dans l'« Église évangélique de Fouban (héritage du travail missionnaire allemand) où il était le membre le plus influent en tant qu'un des tout premiers chrétiens ; il ne manquait pas de faire des sermons sur des nouveautés introduites en Israël par les lois révolutionnaires de Moïse » (*MP*, 356).

De ce point de vue, l'officiant bamoun se veut un « révolutionnaire de la famille royale » (Loumpet-Galitzine, Alexandra, 2006 : 164), à l'image du patriarche juif dont il est l'incarnation : un

¹² Claude Tardits constate la convoitise du pouvoir royal par les serviteurs du palais, dont le roi Ngouhouo ou Nguwo'ou même Ngouttuo – l'orthographe du nom varie selon les textes – est la principale figure représentative : « Les serviteurs qui avaient successivement violé la coutume en disposant des femmes d'un roi mourant, éliminé le successeur désigné puis commis deux régicides, étaient apparemment restés au service de la dynastie. Après le meurtre de Mbiengkuo, le lignage royal est éliminé au profit d'un serviteur : le *Tupanka* Nguwo' qui avait, sous le règne de Mbuombuo, fait tuer une partie des princes, violé les prérogatives royales et ordonné le meurtre de Gbetnkom [successeur de Mbuombuo], pris le pouvoir. L'homme était originaire des populations battues par les Bamoum » (*Ibid.*, 173).

changement politico-religieux qu'il appelle de tous ses vœux. Par ces détails liés à la vie du sultanat, le texte littéraire se mue en document historique, témoignant que « les romanciers réalistes ne partent pas de rien, mais se font hommes de terrain, journalistes, archivistes, voyageurs, ethnologues, afin de recueillir leur matériau » (Pageaux, *op. cit.*, 73) sur la réalité qui les intéresse.

Aussi, le titre « sultan » accolé à Njoya n'est pas anodin, tout comme le « sultanat », un nom de baptême utilisé pour désigner le palais royal (MP, 356). Ces deux noms matérialisent le contact des Bamoun avec la culture orientale apportée par l'islamisation du royaume par les Foulbés musulmans. Toutefois, l'adhésion du roi à cette religion étrangère, marquée par l'acceptation de ce titre et le rebaptême du palais, découle de sa compatibilité avec certaines coutumes locales, notamment la polygamie. Cet aspect est en contradiction avec le christianisme, ce qui conduit à son rejet au profit de l'islam :

Malgré tout ce qu'elle apportait de bon, la religion du Dieu des Blancs ne paraissait pas aller pour les hommes. Il était plus facile de suivre les enseignements du Coran et d'accepter les mœurs des Foulbés. Là, rien ne les obligeait à abandonner leurs épouses ni leurs vieilles habitudes de seigneurs privilégiés » (Mangweloune, 133).

En effet, dans l'imaginaire collectif de ce peuple, le rang social d'un homme se mesure en fonction du nombre d'épouses qu'il possède, nourrit et satisfait. Ainsi, la polygamie est un indicateur de prestige et de respect dont jouissent les polygames auprès des monogames et des célibataires.

La conversion du roi et ses notables à l'islam dépend en partie de la convergence entre certaines normes et pratiques de l'islam avec la polygamie. Nji Wamben rapporte à ses épouses cette décision de Njoya sur la religion choisie après une assemblée secrète de tous les grands njis du pays : « La religion apportée par les Blancs, a-t-il déclaré, n'est pas faite pour nous, il faut la détruire. Je veux que désormais, tous les gens croient les maloums [enseignants de la religion musulmane] et prient Allah » (Mangweloune, 150). Cette sentence justifie l'acceptation de l'islam par Njoya et presque tout son peuple¹³, marquée par l'adoption du titre de sultan, qu'il est le premier à porter dans la lignée des rois bamoun, et par la transformation du palais en sultanat.

Ces attitudes royales dénotent un esprit d'ouverture à l'autre, se manifestant par un dialogue permanent des cultures : les coutumes locales et les valeurs islamiques cohabitent, prédisposant le peuple à une « mentalité composite » marquée par « le multiple, l'interculturel [...] et le brassage des manières de vivre d'origines diverses » (Ngetcham, 2017 : 9). À la différence de l'attitude maniaque de Yeyap, le sultan préconise la philie, ou l'acceptation de l'autre, qui n'exclut pas la valorisation de soi (Pageaux, 1994 : 72). Cette valeur a joué un rôle essentiel dans la politique extérieure du royaume, même si, à certains moments, le monarque a recours la violence pour rétablir la paix lorsque celle-ci est menacée dans son territoire.

En fin de compte, les personnages de l'histoire bamoun déployés dans l'espace des textes représentent la famille royale, animée d'idéologies contradictoires concernant la politique du royaume. Les partisans du roi défendent les coutumes ancestrales, tandis que les dissidents menés par Mose Yeyap s'y opposent. Ce climat de scission justifie la complicité de ce dernier avec l'administration coloniale, qui s'impose dans tous les domaines de la vie des autochtones contre leurs habitudes anciennes.

Le rapport à l'altérité

Les autres groupes sociaux ont occupé une place tout aussi importante dans la vie du royaume bamoun. Parmi eux, on trouve : « Les Ewondo, autour de Yaoundé [...], les Bamilékés, autour de

¹³ Selon Tardits, « la grande mosquée, inaugurée en 1957, atteste la vigueur de l'islam devenu la religion des neuf dixièmes de la population, le reste s'étant converti au christianisme » (Tardits, 1980 : 3).

Dschang, les Mankon de Bamenda [...] les Foulbés du Nord... » (MP, 9). L'amitié qui unit Njoya et Charles Atangana, chef supérieur des Ewondo, naît de leur rencontre à Dschang (Ngoh Julius, 1990 : 80). Elle s'est renforcée lors de l'exil du roi des Bamoun à Yaoundé, à la demande de son ami. En réalité, « c'est le chef supérieur des Ewondo, Charles Atangana, qui avait convaincu le monarque de quitter le pays bamoun et de s'installer dans la capitale du protectorat. Le minimum était de rendre le séjour de son hôte confortable. La coutume y obligeait d'ailleurs » (MP, 17). En 1931, il s'y est exilé (*Mangweloune*, 13).

Les valeurs pacifiques qui déterminent cette relation sous-tendent aussi le lien entre le royaume bamoun et leurs voisins Bamilékés, notamment sur le plan commercial. La réputation des Bamilékés pour l'économie remonte à très longtemps, notamment avec leur forte production du cacao et du café à Dschang pendant la période coloniale (Julius, *op. cit.*, 91). Cette production locale est pourtant destinée à une consommation étrangère, ce qui en fait une économie extravertie. Les Bamilékés pratiquent le commerce et sont des « riches commerçants » (MP, 217) imprégnés d'une culture du capital. Le royaume bamoun constitue la clientèle à qui ils vendent des matériaux de fabrication d'objets d'art : « Le fourneau avait besoin de matière première, et comme d'habitude Muluam et Ngbatu furent choisis pour aller en acheter en pays bamiléké voisin » (MP, 225). Cette « matière première » renvoie aux métaux utilisés dans le travail de la forge (*Ibid.*, 223-224). Les artisans les achètent avec les « cauris » (*Ibid.*, 222), monnaie d'échange de l'époque, ou les troquent avec d'autres objets précieux comme « des bracelets » (*Id.*), puis les transportent sur la tête sur de longues distances parcourues à pieds, depuis le pays bamiléké. En plus de ravitailler les forgerons bamoun en fer, ces voisins constituent aussi un pôle de consommation de quelques produits issus de cette technologie traditionnelle que le roi met sur le marché (Njiassé Aboubakar et al, 1984 : 24).

La relation avec les Bansos est de nature différente de celle entretenue avec les Bamilékés. En effet, bien qu'ils soient à l'origine frères¹⁴, descendants des ancêtres Tikars de Mbankim, les Bamoun et les Nso ou les Mankon du Nord-ouest vont, après des siècles, en sont venus à se livrer des guerres d'expansion, parfois imposées par la coutume. Ainsi, la mort de Pemboura oblige le roi Nsangou à honorer sa mémoire : « La famille en deuil réclamait des sacrifices humains. Et lui Nsangou, n'était-il pas le petit-fils de Bwembwé [Mbouombouo], un des plus grands rois des Pamoms¹⁵ ? Un roi qui voulait garder son prestige devait avoir constamment en vue quelques expéditions belliqueuses » (*Mangweloune*, 41). En plus d'être un signe de puissance du royaume à l'égard des peuples vaincus et soumis, dont dépend également l'honneur du souverain, la guerre est devenue un rituel d'apaisement de l'âme du défunt. De fait, elle fait partie des rites funéraires réservés exclusivement aux morts de la famille royale (*Ibid.*, 39).

C'est pour cette raison que le roi Nsangou prend la décision d'aller se « battre avec les Bansos » (*Ibid.*, 42), bataille au cours de laquelle il est assassiné : « La guerre contre les Bansos s'était terminée par un désastre national. La moitié de l'armée avait succombé. Le roi, ses frères et ses sœurs avaient

¹⁴ Tardits remonte leur origine un peu avant la vallée du Mbam : « Des enfants issus d'unions contractées en pays Mboum quittèrent la région et émigrèrent dans la vallée du Mbam, à Mbankim où ils soumirent les populations trouvées sur place. De la dynastie fondée par ces fugitifs que les Mboum nommèrent "tikar" ce qui [...] aurait voulu dire les "errants", sortirent plus tard les fondateurs des royaumes bamoun et banso ». (Tardits, 1980 : 86). Dans la même optique, Nyamnjoh Francis ajoute : « In the Bamenda Grassfields, those who claim Tikar origin include Nso, Kom, Bum, Bafut, Oku, Mbiame, Wiya, Tang, War, Mbot, Mbem, Fungom, [...] Their alleged migration from the Upper Mbam River region was in waves, and mostly led by princes of Rifum *fons*, desirous of setting up their own dynasties (Nkwi & Warnier 1982:16; Nkwi 1987:15-28). [Je traduits: Chez les Grassfields de Bamenda, ceux qui se réclament d'origine Tikar incluent les Nso, Kom, Bum, Bafut, Oku, Mbiame, Wiya, Tang, War, Mbot, Mbem, Fungom, [...] Leur prétendue migration de la haute région de la vallée du Mbam était en vagues, et plus souvent conduites par les princes des rois de Rifoum, désireux de fonder leurs propres royaumes] (Nkwi & Warnier 1982:16; Nkwi 1987:15-28) » (Nyamnjoh Francis, 2007 : 2).

¹⁵ Il s'agit d'une autre désignation des Bamoun, qui est foncièrement empruntée à la langue du terroir.

péri, laissant le pays sans chefs » (*Ibid.*, 47). Au-delà du deuil et de l'humiliation d'un pays autrefois fondé et élargi par les armes, cette défaite est un signe du déclin du royaume, et selon la coutume locale, un présage funeste pour le successeur du roi défunt. En effet, le corps du souverain a été emporté par les ennemis : « Et c'est là un grand malheur, une honte pour tout le peuple. Tant qu'il n'aura pas repris le crâne de Nsangou aux Bansos, le nouveau roi n'aura pas la paix » (*Ibid.*, 49). En fait, le crâne étant le siège de l'esprit vénéré la descendance, le laisser hors du royaume est un interdit. Cela le condamnerait à l'errance et la force spirituelle contenue dans le crâne sera au service de l'ennemi qui le détient.

De même, l'absence dans le caveau royal lèse le successeur qui ne saurait être crédible devant ses ancêtres et son peuple. Cette croyance fonde le rapport entre le peuple et son souverain défunt. En effet, dans les croyances populaires, l'importance accordée à la tête du mort découle du fait qu'il « était le siège de la force vitale attribuée à l'homme » (Tardits, 2004 : 17).

C'est pour réparer la rupture avec « l'ordre ancien » (Mucchielli, 1985 : 34) auquel ils croient fermement – rupture engendrée par cette défaite militaire – que les guerriers bamoun se joignent plus tard aux colons allemands pour combattre les Bansos. L'objectif est de récupérer le crâne de Nsangou et reconnecter le royaume à son entité invisible, sa spiritualité, ce qui consacrerait le plein pouvoir au successeur sur le Trône royal. Pour ce faire, « le Mfon [Njoya] décréta en hâte la mobilisation des guerriers [...] Dès que l'armée fut prête, elle s'ébranla. Les Blancs marchaient devant, armés de fusils, accompagnés d'un petit canon porté par leurs hommes. Les Pamoms venaient derrière, avec leurs arcs, leurs flèches, leurs boucliers » (*Mangweloune*, 124). De l'armement à l'organisation des groupes qui composent cette armée, la puissance allemande se révèle à travers sa technologie militaire moderne, qui justifie sa position à l'avant-garde. À côté de cet équipement moderne, on trouve les arcs, flèches et boucliers des guerriers alliés bamoun, témoignant d'une technologie militaire traditionnelle.

Cette alliance militaire se solde par une victoire éclatante sur les Bansos :

Koumbo, la ville du roi Mfo Nso fut conquise sans difficultés. La place du marché, les vainqueurs découvrirent une série de crânes humains cloués à la paroi d'une case [...] En vain Njoya chercha la tête de son père. Mfo Nso avait fui, emportant le sac de cuir qui la contenait. Mais les guerriers Pamoms coupèrent des centaines de têtes pour les ramener chez eux (Ibid., 124-125).

Ces têtes, qui signalent la mort des victimes, sont aussi des trophées de guerre. Elles constituent ainsi des traces polysémiques, informant à la fois sur le bilan de la guerre et sur le prestige ou la bravoure des combattants du royaume.

Par ailleurs, la rencontre des Blancs a toujours été inquiétante pour les peuples africains ; ils préférèrent parfois taire leurs querelles internes, lorsqu'il y en a, pour se concentrer sur ces étrangers. C'est ainsi qu'un missionnaire est dépêché par le roi des Tikar pour informer Njoya de l'arrivée des Allemands dans son royaume : « Des gens du pays Tikar, voisin des Pamoms, avaient averti le roi, pendant la nuit, que quelques hommes à peau blanche, accompagnés des guerriers, se dirigeaient vers la ville du Mfon. On pouvait prévoir qu'ils seraient à Fembên le surlendemain » (*Mangweloune*, 115). Les rares moments de conflit qui surviennent dans la relation entre la société bamoun et ses voisins n'empêchent pas les gestes d'altruisme qui les caractérisent face à une menace étrangère. L'avertissement que les Tikar portent à l'attention du Mfon concernant les colons témoigne non seulement du lien ancestral qui les unit, mais dévoile entre autres la solidarité qui rassemble ces sociétés traditionnelles, où la sécurité et la paix sont des valeurs cardinales.

En effet, l'apparence menaçante des étrangers s'accompagne d'un désir de domination et d'assujettissement qu'ils ne tarderont pas à concrétiser devant les autochtones. Pris de panique, ces

derniers alertent leurs frères, en l'occurrence le peuple bamoun, afin de prendre des dispositions pour accueillir ce groupe devant lequel, toute tentative de guerre de résistance est vouée à l'échec. En adepte de la paix, Njoya les traite en amis, comme il l'exprime lors conseil avec ses notables, l'instance de concertation et de prise de décisions au sommet du royaume : « - Les Blancs, protesta le roi, sont mes amis. Ils désirent venir habiter dans notre pays. Où sont les chefs noirs qui ont pu leur résister ? Tous ont été vaincus » (*Id.*). Les valeurs d'hospitalité et d'amitié, non sans compter « la ruse » (*Ibid.*, 116), constituent, pour ainsi dire, les jalons de la politique étrangère du roi Njoya. Par ces valeurs, il entend assurer la sécurité, la protection et l'intégrité du royaume. Puisqu'il « dépasse en intelligence tous les hommes » (*Id.*), tel que la coutume l'enseigne au peuple, cette intelligence élevée lui consacre le pouvoir absolu sur ses sujets. Alors, il use de cette capacité intelligente, qu'il hérite de ses ancêtres, pour conduire pacifiquement un peuple pétri du sens de la riposte face à tout ennemi.

Dans *Mangweloune*, Njoya interpelle les siens par rapport au danger que représentent les colons : « Écoutez-moi, vous les Pamoms. Si je faisais la bêtise de me battre avec eux, les Blancs me vaincraient aussi » (*Id.*). Il

était donc décidé à ne pas se mesurer inutilement aux hommes blancs. Il envoya au-devant d'eux des serviteurs avec de riches présents : un bœuf, deux pointes d'ivoires, d'abondantes provisions. Des messagers vinrent annoncer que les Blancs, au nombre de trois, approchaient rapidement la ville » (Ibid., 116).

Leur identité est bien connue sur le site de *Mont Plaisant* : « En 1902, le 6 juillet pour être plus précis, quand les premiers Blancs – trois officiers allemands, le lieutenant Sandrock, le capitaine Ramsay accompagnés par le marchand suisse Habisch – frappèrent à la porte sud de Foumban et que le sultan demanda à ses arbalétriers, prêts à les tuer, de bien vouloir ranger leurs armes » (*MP*, 42 ; *Mangweloune*, 116-117). Les provisions offertes aux étrangers parmi lesquelles « deux pointes d'ivoires », objets rares, les élèvent au rang des personnalités prestigieuses du palais, tout en trahissant l'immense pouvoir matériel royal. Par ailleurs, l'équipe militaire royale que constituent les « arbalétriers » trahit le souci de protection de l'intégrité du royaume qui est au cœur de la politique du Sultan Njoya. Toutefois, elle n'égale pas la puissance militaire allemande, que le peuple craint d'ailleurs :

Au cours de la journée, les Blancs proposèrent au Mfon de lui faire voir, ainsi qu'à ces guerriers, un jeu pratiqué dans leur pays. Les soldats installèrent une sorte de tuyau à l'une des extrémités de la place. À l'autre bout, ils dressèrent un tronc d'arbre. Chacun suivait avec attention les préparatifs, curieux de savoir ce qui allait se produire. Quand tout fut prêt, le chef des étrangers réclama le silence. Soudain, un éclair jaillit, accompagné d'une explosion terrifiante. Le sol, les hommes, les arbres, les cases en furent ébranlés. Une fumée noire enveloppa les étrangers et leurs soldats. La cible dressée à l'autre bout de la place avait été renversée. En un clin d'œil, les spectateurs avaient vidé les lieux. Redoutant quelque nouvelle initiative démoniaque de ces dangereux visiteurs, les Pamoms se tinrent dès lors à distance (Mangweloune, 118-119).

Le culte de la peur, quand il ne s'agit pas de la pratique de l'homicide, participe de la politique d'implantation des puissances européennes dans les colonies, en l'occurrence dans le royaume bamoun. Enclines à la brutalité, elles font valoir leur autorité auprès des chefs locaux, pétris des valeurs altruistes que leur recommande la tradition. La même scène menaçante, sinon violente, annonce l'arrivée des Anglais dans le royaume :

C'est le bruit de mitraillettes qui avait annoncé l'entrée des Anglais à Foumban. Njoya réagit comme il l'avait fait quand les Allemands avaient frappé aux portes de sa cité en 1902, et lorsque le lieutenant Hirtler, oui, y était entré en 1903 [...] Au bruit jamais entendu ici de leurs mitraillettes, taktaktaktaktaktak, les habitants de la ville coururent se cacher, effrayant les

poules et les chiens. Aucun soldat ne riposta. Deux personnes seulement furent blessées (MP, 259-260).

En réalité, la trace de « mitraillettes » révèle l'équipement militaire moderne déployé par la puissance coloniale occidentale en territoire soumis, face à la petite armée royale des « arbalétriers » chargée de veiller à la sécurité du peuple. Ce déséquilibre des forces explique l'incapacité de ces guerriers à résister efficacement devant ces conquérants étrangers. Par exemple, c'est grâce au secours de Monlipèr, Ngbatu et Muluam que le sculpteur Nebu survit à une pendaison des mains du lieutenant Prestat (MP, 325). Ici, « Nebu » et « Prestat » sont des traces respectives de victime de violence coloniale et l'auteur d'exécutions sommaires ou de répressions aveugles contre les indigènes. Par ailleurs, l'expérience répétée de la violence et de la mort subies par le peuple bamoun de la part de l'administration coloniale lui fait craindre la destitution du Mfon, un objectif que les Français et leurs complices poursuivent : « Tout le monde savait en effet que c'était lui, Njoya, que le lieutenant français visait » (*Ibid.*, 318), et qu'il réussira plus tard à envoyer en exil en 1931.

Ainsi, le lynchage et les tortures successives ne cultivent pas seulement un sentiment d'insécurité chez les victimes, mais ils éveillent également chez certains le sens de l'audace et les réflexes de riposte ou de défense contre l'ennemi français, redouté. En conséquence, Muluam et Ngbatu appellent les leurs à s'unir contre l'opresseur :

Bientôt des torches nombreuses signalèrent des mouvements nerveux, tandis que des voix assemblées dans des cours formaient une rumeur d'orage. Le capitaine Ripert n'intervint pas. Il n'avait les moyens d'empêcher de tels regroupements nocturnes. Les quelques soldats congolais attachés à son service auraient à peine pu assurer sa sécurité et celle de sa baraque contre cette effervescence. Cette nuit-là personne ne dort. Ripert non plus, retransché dans son bureau, son fusil entre les mains et de grosses gouttes de sueur coulant de son front [...] Qu'il soit bien clair que toute la population de Fommban s'était assemblée devant le bureau du capitaine, même si Ripert minimisa plus tard l'incident dans son procès-verbal, pour ne pas donner l'impression d'une défaite de l'administration française (c'est-à-dire de lui-même) » (MP, 422-423).

Au fond de ce soulèvement se cachent des valeurs d'entente, de solidarité et d'union, bref, des mentalités collectives qui sous-tendent l'organisation de cette société. Elles appellent tout le peuple à s'unir autour d'une même cause, à défendre l'intérêt du royaume, surtout lorsqu'il se confronte à un ennemi extérieur commun. De plus, pour renforcer sa sécurité, l'administration coloniale recrute des hommes majoritairement noirs provenant de territoires lointains, comme les « soldats congolais » qui accompagnent les Français en territoire bamoun. Cette stratégie permet d'éviter les risques de complicité entre ces recrues et la population autochtone, même s'ils partagent le même code de communication. Ainsi, elle assure une rigueur dans l'exécution des ordres du maître blanc par ces soldats dont le seul guide en terre étrangère est le colon.

Succinctement, les anthroponymes qui parsèment *Mangweloune* et *Mont Plaisant* nous plongent au cœur de l'histoire du peuple bamoun, en particulier celle de la vie interne du royaume et ses multiples relations avec leurs voisins, ainsi que les puissances coloniales, le tout marqué d'enthousiasme et de tristesse. Ils témoignent de la volonté de ces auteurs d'archiver, ou du moins, ressusciter un passé en passe de sombrer dans l'oubli. Subséquemment, en tant que réservoir des traces, le texte littéraire « se présente comme un document ethno-anthropologique grâce auquel peuvent être retracées des manières d'être et de faire » (Ngetcham, 2019 : 8) des sociétés, ainsi que les liens qui les unissent les uns aux autres au cours de leurs vies.

En définitive, les traces onomastiques présentes dans les œuvres littéraires étudiées ici nous ramènent aux réalités historiques et sociopolitiques du peuple bamoun sous le règne d'Ibrahim Njoya. Les villes mentionnées correspondent à celles du royaume, et à l'actuel département du Noun. Elles font également référence aux territoires des peuples amis des Bamoun, tous situés aujourd'hui à l'Ouest, au Centre, au Nord, au Sud-ouest et au Nord-ouest du Cameroun. En ce

sens, les toponymes constituent ici un marquage territorial par lequel la géographie camerounaise, et en particulier celle du royaume bamoun se construit. Leur correspondance à la réalité actuelle témoigne d'une constance, voire d'une continuité, dans la délimitation spatiale du royaume qui remonte à plusieurs siècles. Les anthroponymes, quant à eux, renvoient, d'une part, aux figures historiques des Bamoun autour desquelles la pyramide sociale se structure, avec le roi au sommet, la noblesse au milieu et le peuple à la base. La convoitise du pouvoir royal est à l'origine de la guerre fratricide qui oppose certains serviteurs du palais ou chefs de lignage à la famille royale qui assure le pouvoir par hérédité. Malgré cela, l'unité et l'intégrité territoriale du royaume sont préservées par les règles communautaires sacrées que tout le monde craint de violer, sous peine de subir des châtements sévères des anciens. D'autre part, les anthroponymes incluent les groupes sociaux voisins dont les relations avec le royaume sont diverses, souvent marquées par des valeurs de partage, d'assistance et de cohésion, et rarement belliqueuses. Cependant, la rencontre avec les puissances coloniales engendre des grands troubles sociaux. Malgré l'hospitalité et la considération manifestées par Njoya, ces puissances contribuent à la déstabilisation du royaume, qu'elles gèrent désormais à leur propre compte, méprisant la population. Cela accentue la division entre le monarque et certains de ses sujets, influencés par des idées nouvelles, prônant un changement radical de la société et la fin de la tradition.

À cet égard, le texte littéraire devient un site où se déploient plusieurs théâtres d'actions, et participent de fait, à la restauration de la mémoire collective des groupes sociaux, agissant comme un patrimoine culturel dédié à ces derniers.

Bibliographie :

A- Corpus

NGANANG, Patrice (2011), *Mont Plaisant*, Paris, Philippe Rey.

NICOD, Henri (2002), *Mangweloune, la danseuse du roi Njoya*, Poitiers, Paroles Écrites.

B- D'autres sources

NJIASSE, Aboubakar, N., et al (1984), *De Njoya à Njimolub. Cent ans d'histoire bamoun*, Fouban-Cameroun, Édition du Palais.

FASSIN, Didier (2020), « L'inégalité de vies », leçon inaugurale donnée le 16 janvier 2020 au Collège de France.

JABLONKA, Ivan (2014), *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil.

KOMIDOR, N., Hamidou (2014), *Le roi Njoya. Créateur de civilisation et précurseur de la renaissance africaine*, Paris, L'Harmattan.

LOUMPET-GALITZINE, Alexandra (2006), *Njoya et le royaume bamoun*, Paris, Karthala.

MUCCHIELLI, Alex (1985), *Les Mentalités*, Paris, PUF.

NDAM, N., Adamou (1977), *Njoya, réformateur du royaume bamoun*, Paris, Dakar, Abidjan, ABC, NEA.

NGANANG, Patrice (2011), *Mont Plaisant*, Paris, Philippe Rey.

NETCHAM (2016), « Pictographie et écriture de soi dans *Nadja* d'André Breton, *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et *Mangweloune, la danseuse du roi Njoya* d'Henri Nicod : un enjeu critique », dans Robert Fotsing Mangoua (dir), *Littérature, médias et technologies numériques, Ifrikiya*, Collections interlignes, pp. 93-111.

----- (2017), *Traces et construction des mentalités dans des œuvres d'art et des textes littéraires de langue française. Proposition pour une archéologie des arts littéraires et visuels*, vol. 3, Yaoundé, Université de Yaoundé I.

**DE L'ONOMASTIQUE À L'HISTOIRE BAMOUN DANS MANGWELOUNE LA DANSEUSE DU
ROI NJOYA D'HENRI NICOD ET MONT PLAISANT DE PATRICE NGANANG**

- (2019), « Les Traces des mentalités Béti chez Calixthe Beyala et Gaston-Paul Effa. Lecture socio-anthropologique des cultures Eton et Fang dans *Les arbres en parlent encore* et *Nous, enfants de la tradition* », *Revue Ondjat*, [en ligne], numéro 2, volume 1, Actes du colloque international de Libreville, du 14 au 15 juin 2018.
- NGOH, J., Victor (1990), *Cameroun : 1884-1985, cent ans d'histoire*, Yaoundé, CEPER.
- NICOD, Henri ([1952] 2002), *Mangweloune, la danseuse du roi Njoya*, Poitiers, Paroles Écrites.
- NYAMNJOH, B., Francis (2007), « African-Americans Seeking Tikar Origin in Cameroon: Notes on Multiple Dimensions of Belonging », [en ligne] sur le site internet de l'auteur : <http://www.nyamnjuh.com/> , consulté le 07 mai 2020.
- PAGEAUX, Daniel-Henri (1994), *Littérature générale et comparée*, Paris, A. Colin.
- TARDITS, Claude (1980), *Le Royaume bamoum*, Paris, A. Colin.
- (2004), *L'histoire singulière de l'art bamoum*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- WESPHAL, Bertrand (2007), *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.